

## Laurent Béghin

Université Saint-Louis, Bruxelles<sup>1</sup>

# *Slavica leguntur*. Henri Grégoire et la Pologne

[...] si la slavistique compte un jour pour quelque chose dans le rayonnement de notre Université et de notre pays, c'est Henri Grégoire qui aura été seul celui dont on rencontre la figure au début de toutes les avenues, au premier cœur de ce qui fut et de ce qui à bien des égards demeure une aventure un peu folle mais, à ce qu'il semble bien, nécessaire<sup>2</sup>.

Il peut paraître surprenant d'associer l'helléniste belge Henri Grégoire (1881–1964) à la Pologne<sup>3</sup>. Si l'homme cultivait maintes curiosités, son attention allait principalement à la Grèce. Des auteurs de l'Antiquité à l'époque contemporaine, rien de grec ne lui était étranger. Dans ce vaste domaine, son terrain de prédilection était sans conteste le monde byzantin. Dans son intégralité et toutes ses ramifications : son regard ne s'attachait pas en effet aux seuls territoires enclos dans les frontières de l'empire proprement dit,

---

1 Cette étude s'inscrit dans le cadre d'un projet financé par le Centre national de la recherche scientifique polonais (National Science Centre, Poland, research project 2018/30/M/HS3/00153).

2 Claude Backvis, « Henri Grégoire et le monde slave », *Le Flambeau*, vol. 47, n° 4–5, septembre–décembre 1964, p. 329.

3 Ce texte a été écrit dans les circonstances particulières du printemps et de l'été 2020. Le confinement et la fermeture des bibliothèques et des archives ne m'ont pas permis d'avoir accès à tous les documents dont j'aurais eu besoin. Que le lecteur veuille bien considérer ces pages comme une esquisse et fasse preuve d'indulgence pour les lacunes qu'elles contiennent.

mais embrassait aussi les sociétés et les cultures se mouvant dans l'orbite byzantine. Ainsi s'intéressa-t-il à la Roumanie et à ce monde slave orthodoxe qui, de la Serbie à la Russie, fut fécondé par Constantinople. Mais la Pologne ? À première vue, rien de plus éloigné de ces marches byzantines, slaves ou non. Pourtant, trois décennies durant, un lien ténu mais constant unit Grégoire aux questions polonaises. Ce sont les diverses facettes de cette relation qu'on déploiera ici en les articulant avec la biographie du savant belge. On espère ainsi fournir une modeste contribution à l'étude des relations entre la Belgique et l'Europe médiane pendant l'entre-deux-guerres. Enfin, cette esquisse permettra d'aborder, par un biais inhabituel, la figure de Grégoire, aujourd'hui un peu oubliée mais qui joua durant plusieurs décennies un rôle important dans la vie intellectuelle belge.

### Le parcours d'un helléniste

Né à Huy, sur la Meuse, le 21 mars 1881, dans une famille de tradition libérale, Grégoire étudia la philologie classique à l'université de Liège<sup>4</sup>. Diplômé en 1902 mais interdit d'enseignement pour des raisons politiques<sup>5</sup>, il mena pendant plusieurs années une existence vagabonde : il se perfectionna auprès de maîtres comme l'antiquisant Ulrich Wilamowitz à Berlin ou le byzantiniste Karl Krumbacher à Munich, écuma les bibliothèques d'Italie, suivit des cours à Paris, collationna des manuscrits au mont Sinaï, explora la Grèce et la Cappadoce, se retrouva même en Afrique comme secrétaire-interprète d'une commission internationale chargée d'enquêter sur les exactions de l'administration de Léopold II dans ce qui était encore l'État indépendant du Congo<sup>6</sup>. Ces pérégrinations cessèrent en 1909 lors-

4 Les lignes qui suivent s'inspirent d'Alice Leroy-Molinghen, s.v. « Grégoire, Henri », *Biographie nationale*, vol. 44, dernier supplément, Bruxelles, Bruylants, 1986, col. 554-575. On a aussi consulté Nicholas G. Mavris, « La carrière d'Henri Grégoire », *Byzantion*, vol. 35, n° 1, 1965, p. V-XIV et Claire Préaux, « Henri Grégoire », *Revue belge de philologie et d'histoire*, vol. 43, n° 3, 1965, p. 1193-1198.

5 Voir la note 86 de la présente contribution.

6 Partie d'Anvers le 15 septembre 1904, la commission demeura au Congo jusqu'au 21 février 1905. Grégoire devait sa nomination à sa connaissance de l'anglais (*L'Indépendance belge*, 6 novembre 1904, p. 2). Il espérait, semble-t-il, que la commission laverait Léopold II des accusations, britanniques surtout, suscitées par la situation des indigènes congolais et que, reconnaissant, le souverain soutiendrait sa candidature à une chaire dans l'enseignement supérieur, alors entièrement contrôlé par le parti catholique. Mais le rapport que les membres de la commission rédigèrent dénonça les nombreux abus commis par l'administration léopoldienne et les espoirs de Grégoire s'envolèrent... Sur le sujet, voir Jean Stengers, « Le rôle de

qu'il fut chargé d'enseigner la littérature, l'épigraphie et la paléographie grecques à l'Université libre de Bruxelles (désormais ULB). Sa carrière démarrait enfin quand la guerre éclata. Les universités belges ayant fermé leurs portes afin de protester contre l'occupation du pays par les troupes allemandes, Grégoire, qui n'avait pas été mobilisé, enseigna dans divers lycées bruxellois. Le conflit lui offrit également l'occasion de tâter du journalisme. En décembre 1914, il publia à Liège, avec l'accord des autorités allemandes, *L'Écho de la guerre*, un quotidien reproduisant sans coupures les communiqués des Alliés. Mais la censure militaire s'en mêla et l'expérience tourna court au bout de quelques mois. En 1918, tandis que les offensives allemandes du printemps faisaient craindre le pire, le philologue lança une nouvelle feuille, clandestine celle-là, *Le Flambeau*. Sept numéros parurent d'avril à novembre 1918. La passion du journalisme s'était emparée de Grégoire ; elle ne lâcherait plus.

Après la guerre, le savant reprit ses fonctions à l'ULB. Pas pour longtemps : en 1925, cédant de nouveau à l'appel du voyage, il accepta le poste de doyen de la faculté des lettres de l'Université du Caire, tout juste fondée par le roi Fouad sur le modèle occidental. Mais l'expérience se révéla décevante et Grégoire regagna Bruxelles trois ans plus tard.

Entre-temps, le domaine byzantin était devenu son cheval de bataille. Outre les cours dont il fut chargé, il fonda en 1924 la revue *Byzantion*, intervint dans maints congrès internationaux, en particulier en Europe du Sud-Est, enseigna comme *visiting professor* aux États-Unis. Parallèlement à cette brillante carrière universitaire, Grégoire poursuivit ses activités de publiciste. Il dirigea et alimenta de sa plume *Le Flambeau*, qui, paraissant désormais au grand jour depuis janvier 1919, était devenu un mensuel de haute volée et la tribune de l'élite libérale belge.

Farouche opposant au nazisme, le philologue se réfugia aux États-Unis après la défaite française. Mais l'exil n'entama pas son besoin d'action. Ainsi Grégoire compta-t-il, dès sa fondation à New York en 1942, parmi les figures de proue de l'École libre des hautes études, l'un des foyers de la France libre en Amérique. Il y anima plusieurs cours et séminaires dont l'un, avec Roman Jakobson, sur lequel on reviendra.

Rentré en Belgique en 1946, il retrouva son enseignement à l'ULB, ce qui ne l'empêcha pas de mener de front de multiples travaux : la direction du

---

la Commission d'Enquête de 1904–1905 au Congo», dans id., *Congo. Mythes et réalités. 100 ans d'histoire*, Paris–Louvain-la-Neuve, Duculot, 1989, p. 148–167. Publié initialement en 1950 dans un volume de Mélanges offerts à Henri Grégoire, cet article exploite la correspondance inédite du byzantiniste.

*Flambeau*, dont la publication avait repris ; celle de *Byzantion* ; un voyage dans une Grèce en pleine guerre civile et dont il rapporta un étonnant reportage<sup>7</sup> ; ou encore la création de *La Nouvelle Clio*, une revue de vulgarisation historique. Lorsqu'il accéda à l'honorariat en 1951, son renom n'était plus à faire dans le domaine des études grecques et byzantines. Grégoire continua d'enseigner après sa retraite, de voyager et de donner des conférences dans de nombreux pays d'Europe. Il s'éteignit non loin de Bruxelles, le 28 septembre 1964.

### La rencontre avec la Pologne

L'intérêt de Grégoire pour la Pologne est le fruit indirect de son goût pour le monde byzantin. En 1915, l'helléniste, au « chômage intellectuel » en raison de l'occupation allemande, désira apprendre le russe, dont il ne possédait que les rudiments. Son dessein était professionnel : lire les textes de byzantinologie rédigés en cette langue<sup>8</sup>. Paul Errera, ancien recteur de l'ULB, lui fournit un professeur en la personne d'un étudiant de sa connaissance. La rencontre s'avéra décisive. S'il était effectivement sujet russe, Anatole Mühlstein provenait de la Pologne du Congrès. De huit ans plus jeune que Grégoire, ce Varsovien avait étudié à Lwów, Genève et Paris avant de s'établir à Bruxelles en 1913<sup>9</sup>.

Amateur de littérature russe, Mühlstein fonda ses leçons sur des morceaux de Pouchkine et Lermontov que son élève dut apprendre par cœur.

7 Henri Grégoire, *Dans la montagne grecque. Septembre 1947–juillet 1948*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1948.

8 On notera que Karl Krumbacher, dont Grégoire avait suivi les cours à Munich, était un fervent défenseur de l'apprentissage des langues slaves. Dans un article publié en 1908 dans un hebdomadaire berlinois et intitulé « Der Kulturwert des Slawichen und die slawische Philologie in Deutschland » (*Internationale Wochenschrift für Wissenschaft Kunst und Technik*, 29 février 1908, p. 2–26), le byzantiniste allemand insistait sur la nécessité pour un Européen cultivé de se familiariser avec le monde slave (« Wer heute zwar mit germanischen und romanischen Sprachen und der in ihnen ausgedrückten Kultur vertraut ist, sich aber der slawischen Welt gegenüber taub verhält, hat einen Mangel in seiner geistigen Ausbildung und ist nicht imstande, die geschichtlichen Zusammenhänge, die politischen, religiösen und sozialen Strömungen, die literarische und künstlerische Bewegung unserer Zeit zu überblicken und abzuschätzen », p. 3). Et de citer tous les domaines – entre autres celui des études byzantines – pour lesquels la connaissance d'une langue slave, en particulier du russe, est indispensable. Il n'est pas impossible que Grégoire ait lu ce texte et ait été influencé par les opinions du maître munichois.

9 Sur Mühlstein, voir mon « De Varsovie à Bruxelles. Notes sur Anatole Mühlstein (1889–1957) et la Belgique », *Prace polonistyczne*, vol. 74, 2019, p. 195–215.

Bientôt, allant au-delà du cahier des charges initial, ce patriote fervent passa à l'enseignement du polonais. Cette fois, Mickiewicz servit de manuel selon une méthode inhabituelle mais qui dut convenir à un savant rompu à la plus austère philologie : « il me donna une édition étrangère de Mickiewicz, pleine de fautes d'impression que je devais corriger. Des tirades de *Konrad Wallenrod*, de *Pan Tadeusz*, les strophes *À une mère polonaise*, les *Trois Budrys* suivirent ». Grégoire était remarquablement doué pour les langues étrangères. Enfant, il avait appris l'allemand avec sa gouvernante. Encore lycéen, il acquit les rudiments du grec moderne – qu'il manierait plus tard à la perfection – en déchiffrant, seul, quelques numéros d'un quotidien athénien<sup>10</sup>. Par la suite, il se familiarisa avec l'arménien, le syriaque, le turc, l'arabe. Sans compter les langues de l'Antiquité classique, de même que l'italien, l'anglais ou le roumain<sup>11</sup>. Avec de telles dispositions, ses progrès dans l'étude du russe et du polonais furent sans doute rapides et on ne peut supposer quelque forfanterie de sa part lorsqu'il affirmait qu'« avant la fin de la guerre » son jeune maître et lui avaient « traduit ensemble l'immense roman du Zola russe, Schtchedrine-Saltykov, *Ces messieurs Golovliev* <sup>12</sup> ».

La paix revenue, Grégoire aurait pu se consacrer exclusivement aux études grecques et byzantines, n'utilisant ses nouvelles connaissances linguistiques que pour aborder la bibliographie savante rédigée en russe ou, éventuellement, en polonais. En réalité, l'initiation au monde slave que Mühlstein venait de lui procurer allait lui fournir l'occasion d'élargir considérablement le champ de ses intérêts et de ses activités.

## L'entre-deux-guerres : une action constante en faveur de la Pologne

Tout au long de son existence, Grégoire traduisit beaucoup. Du grec ancien bien sûr<sup>13</sup>. Mais aussi des langues slaves et singulièrement du polonais.

<sup>10</sup> Nicholas G. Mavris, art. cit., p. VI.

<sup>11</sup> Claire Préaux, art. cit., p. 1193. Le très regretté Jacques De Decker (1945–2020), secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, m'a conté l'anecdote suivante, peut-être apocryphe mais qui en dit long sur les talents linguistiques de Grégoire. Invité à Bucarest (probablement en 1924, à l'occasion du premier congrès international des byzantinistes), celui-ci surprit ses hôtes en s'adressant à eux dans leur langue. La surprise devint sidération quand il avoua qu'il l'avait apprise dans le train qui le menait en Roumanie !

<sup>12</sup> Henri Grégoire, « Les prophéties d'Anatole Mühlstein, mon ami et mon maître », *Le Flambeau*, vol. 40, novembre-décembre 1957, p. 745.

<sup>13</sup> On lui doit, entre autres, des versions de plusieurs tragédies d'Euripide.

C'est du reste sous cette forme que se manifestèrent les premiers fruits de l'enseignement d'Anatole Mühlstein.

En 1918, quelques semaines après l'armistice, l'helléniste publie en effet à Liège un ouvrage intitulé *Perles de la poésie slave. Lermontov – Pouchkine – Mickiewicz*<sup>14</sup>. Sous-titre trompeur puisque l'ouvrage est presque intégralement consacré à l'auteur de *Tamara*, dont est proposé « un choix des meilleurs poèmes ». Mais, précise le traducteur, « on y a joint, pour permettre de juger par comparaison le grand lyrique, quelques strophes du glorieux Pouchkine, quelques morceaux célèbres d'Adam Mickiewicz, le Victor Hugo de la Pologne, une effusion mystique de Jules Slowacki [*sic*], « le Chopin de la poésie polonaise », – une ballade d'Alexis Tolstoï, le puissant dramaturge de la *Mort d'Ivan le Terrible*; enfin quelques vers satiriques insérés par Tourguéniev dans un de ses romans<sup>15</sup> ». Trois Russes, mais aussi deux Polonais, et non des moindres, représentés par huit pièces : une de Słowacki<sup>16</sup> et sept autres de Mickiewicz<sup>17</sup>. Je ne reviendrai pas ici sur les principes ayant présidé à ces traductions, souvent très réussies<sup>18</sup>. Contentons-nous de rappeler qu'aux yeux de Grégoire, ce volume prélu-dait à une entreprise plus vaste : « Notre ambition », lit-on dans l'avant-propos du recueil, « est d'offrir, un jour, au public français une Anthologie de toutes les littératures slaves, avec des notices biographiques, et un commentaire succinct. On peut être sûr que nous n'y omettrons ni Nekrassov, ni Vrchlicky [*sic*], ni beaucoup d'autres qu'on chercherait en vain dans le livre que nous publions aujourd'hui<sup>19</sup> ». Absorbé par ses multiples activités, Grégoire ne parvint pas à réaliser ce projet. Néanmoins, il y travailla longtemps et en publia quelques fragments, entre autres dans *Le Flambeau*<sup>20</sup>.

14 Henri Grégoire, *Les Perles de la poésie slave. Lermontov – Pouchkine – Mickiewicz*. Transcription en rimes françaises par Henri Grégoire, Liège, Imprimerie Bénard, 1918.

15 Ibid., p. VII–VIII.

16 « Je suis triste, Seigneur... » [*Smutno mi, Boże*].

17 « À une mère polonaise » [*Do Matki Polki*]; « À mes amis moscovites » [*Do przyja-ciół Moskali*]; « Le chant du Waidélote », extrait de *Konrad Wallenrod* [*Pieśń Wajdeloty*]; « Les trois Budrys » [*Trzech Budrysów*]; « L'embuscade » [*Czaty*]; « La Wilia et la Vierge » [*Wilija, naszym strumieni rodzica...*]; et un extrait de *Pan Tadeusz* intitulé par Grégoire « Les forêts de Lithuanie » [*Rówienniki litewskich wielkich kniazów, drzewa / Białowieży, Świtezi, Ponar, Kuszelewa !*].

18 Sur le sujet, je renvoie à Laurent Béghin, « Autour de la réception de la littérature polonaise dans la Belgique francophone de l'entre-deux-guerres », *Prace polonistyczne*, vol. 70, 2015, en particulier p. 32–34.

19 Henri Grégoire, *Les Perles de la poésie slave*, op. cit., p. VIII.

20 Voir *infra*. Grégoire ne renonça jamais tout à fait au projet de publier un florilège de poètes slaves. Au début des années soixante, il caressait encore l'idée de procurer

Consacré initialement aux questions de politique étrangère, la revue proposait dans ses premières livraisons de nombreux articles relatifs aux bouleversements affectant alors l'Europe médiane. Souvent traitées par Mühlstein, devenu entre-temps secrétaire d'ambassade de Pologne à Bruxelles, les questions polonaises – qu'il s'agisse de la situation de Wilno, de la Galicie ou du sort de l'ancien duché de Teschen – étaient généralement abordées dans un sens favorable à la Pologne<sup>21</sup>. Une polonophilie discrète sans nul doute partagée par Grégoire, mais qui ne faisait pas l'unanimité dans la société belge de l'époque. À preuve l'appréciation très variable des événements de l'été 1920.

Dans *Le Flambeau* de juin 1920, Mühlstein défendit le bon droit de son pays dans la guerre qui l'opposait à la Russie : si la Pologne a pris les armes contre les bolcheviques, c'est non seulement pour se protéger, mais aussi pour défendre l'indépendance de l'Ukraine, une contrée fertile qui, débarrassée de la menace communiste, pourrait devenir un partenaire économique important des pays occidentaux<sup>22</sup>. Et de conclure, afin de couper court aux accusations d'impérialisme qui pesaient sur son pays : « Si c'est commettre le péché d'impérialisme que de favoriser les efforts d'un peuple en quête de liberté, la Pologne consent volontiers à passer pour une

---

sous le patronage de l'Académie royale des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Belgique une anthologie de la poésie slave avec les textes originaux en regard. Dans une lettre du 25 avril 1961, le philologue informait le secrétaire perpétuel de l'Académie, le physicien Charles Manneback, que l'ouvrage, intitulé comme son prédécesseur *Perles de la poésie slave*, comprendrait « tous les poèmes que j'ai traduits du russe, du polonais, du serbo-croate depuis 1917, 1918 avec, en regard, les textes originaux soigneusement édités par M. Claude Backvis et Mlle Maline [Marie Onatzky-Malin, qui enseigne longtemps le russe à l'ULB] de l'Institut Oriental & Slave » (dans un autre document, non daté celui-là, il est également question de l'aide procurée par Boris Ungebaun). Le tout devait être accompagné « d'un commentaire et d'une appréciation juste de Pouchkine, Lermontov, Alexis Tolstoï, Blok, Essénine, Gumilev, Pasternak, Mickiewicz, Slowacki [sic] » (lettre au Secrétaire perpétuel de l'Académie, 7 août 1962). L'ouvrage, centré sur la Russie (selon ce même document non daté, il était censé rendre « plus intime et plus intense l'amitié belgo-russe »), ne vit toutefois jamais le jour, peut-être à cause des difficultés que posait le recours à des caractères cyrilliques. Tous les documents cités figurent dans le dossier personnel de Grégoire conservé à Bruxelles dans les archives de l'Académie royale de Belgique sous la cote ARB2022.

21 Laurent Béghin, « De Varsovie à Bruxelles. Notes sur Anatole Mühlstein (1889–1957) et la Belgique », art. cit., p. 207–211.

22 Anatole Mühlstein, « L'offensive anti-polonaise », *Le Flambeau*, vol. 3, n° 6, 20 juin 1920, p. 815.

pécheresse impénitente<sup>23</sup> ». Une position loin de correspondre à une bonne part de l'opinion publique belge.

Depuis le début des hostilités, plusieurs journaux du royaume fustigeaient en effet ce qu'ils considéraient comme une agression polonaise. La méfiance à l'égard de la Pologne éclata au grand jour au cours de l'été 1920. À la fin du mois de juillet, alors que l'armée polonaise battait en retraite et que les troupes bolcheviques menaçaient Varsovie, le gouvernement belge – une coalition tripartite comprenant catholiques, libéraux et socialistes – s'opposa au transit par le port d'Anvers d'armes françaises destinées à la Pologne. Pressé par le Quai d'Orsay, le premier ministre, le catholique Léon Delacroix, revint sur sa décision. C'était sans compter avec les cheminots de Mons, une ville située non loin de la frontière franco-belge, et les dockers anversoises. Ayant découvert le contenu des cargaisons qu'ils devaient acheminer ou embarquer, les premiers saisirent leurs syndicats, les seconds cessèrent le travail. Au gouvernement, les ministres socialistes, soutenus par leurs collègues catholiques, refusèrent d'aider la Pologne au motif que celle-ci était « allée jusqu'à Kiew et que l'attaque russe n'[était] qu'une riposte<sup>24</sup> ». Le 23 août, tandis que l'armée polonaise avait repris l'avantage, ils obtinrent gain de cause, provoquant la démission du ministre des Affaires étrangères, le libéral Paul Hymans, favorable à la ligne adoptée par Paris<sup>25</sup>.

La polonophilie du *Flambeau* ne se manifesta pas que dans ses articles de politique étrangère. Bientôt le mensuel s'ouvrit à la littérature et à l'histoire. Dans le sillage des *Fleurs de la poésie slave*, Grégoire donna des versions en vers de poètes russes<sup>26</sup>. Mais aucune du polonais. Ce qui ne veut pas dire que l'helléniste ne traduisît pas de cette langue pour les lecteurs de sa revue. D'une extrême générosité, Grégoire interrompait parfois ses propres travaux pour faire connaître en français un texte qui lui semblait

23 Ibid., p. 817.

24 Ces propos sont ceux d'Émile Vandervelde, alors ministre – socialiste – de la Justice. Procès-verbal du conseil des ministres du 23 août 1920.

25 Pour les détails de l'affaire, voir Jean Stengers, « Belgique et Russie, 1917–1924 : gouvernement et opinion publique », *Revue belge de philologie et d'histoire*, vol. 66, n° 2, 1988, p. 296–328 (en particulier p. 311–315).

26 Alexandre Pouchkine, « Deux poèmes » [« Je me souviens... », « Je vous aimerai »], *Le Flambeau*, vol. 2, n° 4, avril 1919, p. 463–464. Alexandre Blok, Serge Essenine, « Poèmes » [A. Blok : « Au restaurant », « L'inconnue » ; S. Essenine : « Lettre à ma mère », « Au chant des chars », « Sans regrets », « Tourbillon des feuillées automnales »], *Le Flambeau*, vol. 11, n° 7, 1<sup>er</sup> juillet 1928, p. 229–236. Ajoutons une version d'un fragment épique serbe, « La muraille de Skutari (Chant populaire serbe) », traduction d'Henri Grégoire, *Le Flambeau*, vol. 2, n° 8, 25 août 1920, p. 264–272



mériter une audience plus large que celle à laquelle sa langue d'origine le restreignait. Il le fit à plusieurs reprises pour d'érudites études de byzantinologie<sup>27</sup>. Pour le numéro de 1931–1932 de la *Revue de l'Université libre de Bruxelles*, il traduisit la notice nécrologique que l'helléniste polonais Tadeusz Zieliński avait consacrée à Ulrich Wilamowitz<sup>28</sup>. Dans un tout autre domaine, il mit en français le *Napoléon et la Pologne* de l'historien Szymon Askenazy<sup>29</sup>. *Le Flambeau* bénéficia lui aussi du polyglottisme de son directeur. Pour nous limiter à notre sujet, Grégoire assura la traduction de trois articles polonais. Le premier est une étude de Stanisław Kot, alors titulaire d'une chaire d'histoire de la culture à l'Université Jagellonne de Cracovie, sur « L'Université de Louvain et la Pologne<sup>30</sup> » ; les deux autres traitent, paradoxalement, de littérature russe – le premier de Tolstoï, le second de Pouchkine – et sont d'un savant qui occupe une place centrale dans la relation de Grégoire avec la Pologne, Waclaw Lednicki<sup>31</sup>.

27 N. K. Kondakov, « Les costumes orientaux à la cour byzantine », *Byzantion*, vol. 1, 1924, p. 7–49 ; Féodor Uspenskij, « Notes sur l'histoire des études byzantines en Russie », *Byzantion*, vol. 2, 1925, p. 1–53 ; N. Baklonov, « Deux monuments byzantins de Trébizonde », *Byzantion*, vol. 4, 1927–1928, p. 363–391 ; Gavro Manojlović, « Le peuple de Constantinople », *Byzantion*, vol. 11, 1936, p. 616–716. Les trois premières études sont traduites du russe, la dernière du serbo-croate.

28 Th. Zielinski [Zieliński], « Wilamowitz », *Revue de l'Université de Bruxelles*, vol. 37, 1931–1932, p. 101–123. Le 19 novembre 1926, le philologue polonais donna une conférence à l'ULB sur « L'empereur Claude et l'idée de la domination mondiale des Juifs » (*L'Indépendance belge*, le 18 novembre 1926, p. 3). Douze ans plus tard, du 7 au 9 novembre 1938, il revint à l'ULB pour un cycle de leçons sur « Horace rendu à la réalité ». *L'Indépendance belge*, 30 octobre 1938, p. 4.

29 Szymon Askenazy, *Napoléon et la Pologne*, avant-propos d'Arthur Chuquet, lettre-préface de G. Lacour-Gayet, Bruxelles, Lamertin ; Paris, E. Leroux, 1925. Mühlstein aida Grégoire à réaliser cette version (Henri Grégoire, « Les prophéties d'Anatole Muhlstein, mon ami et mon maître », art. cit., p. 750, n. 1).

30 Stanislas [Stanisław] Kot, « L'Université de Louvain et la Pologne », adaptation française de H[enri] G[régoire], *Le Flambeau*, vol. 10, 1<sup>er</sup> novembre 1927, p. 257–263 et vol. XI, 1<sup>er</sup> janvier 1928, p. 36–46. Après la Seconde Guerre mondiale, Kot participa à un volume de mélanges offerts à Henri Grégoire avec un article sur « La Réforme dans le Grand-Duché de Lithuanie. Facteur d'occidentalisation culturelle », *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves*, vol. 12, 1952, p. \*\*\* (Mélanges Henri Grégoire).

31 Venceslas [Waclaw] Lednicki, « Le centenaire de Léon Tolstoï », adapté par H[enri] G[régoire], *Le Flambeau*, vol. 11, n° 10, 1<sup>er</sup> octobre 1928, p. 143–152 ; id., « La souricière de Pouchkine », traduit du polonais par Henri Grégoire, *Le Flambeau*, vol. 20, n° 5, mai 1937, p. 513–538. Au début de 1940, alors que Prague était sous la botte allemande, Grégoire publia dans la revue qu'il dirigeait sa version d'un texte de Bedrich Hrozný, le déchiffreur du hittite, sur l'écriture proto-indienne : « Un

Ce dernier fut, à partir de 1926, le premier titulaire de la chaire de philologie slave de l'ULB. Enseignement pionnier puisque la discipline était jusque-là absente des programmes des établissements universitaires belges. J'ai étudié ailleurs le rôle de Lednicki dans le développement des études slaves en Belgique<sup>32</sup>. Le point capital ici est que cette chaire était entièrement financée par Varsovie, à qui revenait aussi le choix du titulaire. On connaît mal le détail de l'affaire, qui dort peut-être dans les archives de quelque ministère varsovien. Mais il y a fort à parier que Mühlstein – alors, rappelons-le, secrétaire d'ambassade de Pologne à Bruxelles – et Grégoire aient pesé de manière décisive sur la mise en place de cet enseignement. À ce titre, il n'est guère étonnant que tous deux, ainsi qu'Oscar Grojean – le troisième membre du trio à l'origine du *Flambeau* –, aient été présents, le mardi 16 novembre 1926, à la leçon inaugurale de Lednicki !<sup>33</sup>

Organisée sur le modèle des philologies romane et germanique telles qu'elles étaient conçues en Belgique, la chaire bruxelloise de slavistique, qui fut bientôt rattachée à l'Institut de philologie et d'histoire orientales de l'ULB dirigé par Grégoire<sup>34</sup>, prévoyait l'enseignement du russe *et* du polonais ainsi que de leurs littératures respectives<sup>35</sup>. Par ailleurs ses titulaires – nommé à Cracovie en 1929, Lednicki fut remplacé par Manfred Kridl, puis Viktor Zawodziński avant de revenir à Bruxelles à partir de 1935 – et leur principal élève, Claude Backvis, publièrent un nombre non négligeable d'articles sur des questions de littérature polonaise dans des revues de haute vulgarisation comme l'incontournable *Flambeau*, assurant ainsi aux auteurs de leur pays une relative visibilité dont ils ne jouissaient certainement pas dans la Belgique d'avant 1914 et à laquelle la polonophilie de Grégoire ne fut certainement pas étrangère<sup>36</sup>.

---

miracle de la science tchèque; le mystère de la civilisation proto-indienne dévoilé», traduit du tchèque par H[enri] G[régoire], *Le Flambeau*, vol. 23, n° 1, 1940, p. 1–22.

32 Laurent Béghin, « Waclaw Lednicki et les débuts de la slavistique universitaire belge », dans Svetlana Čečović, Hubert Roland et Laurent Béghin (dir.), *Réception, transferts, images. Phénomènes de circulation littéraire entre la Belgique, la France et la Russie 1870–1940*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2018, p. 95–115.

33 *L'Indépendance belge*, 17 novembre 1926; *Le Soir*, 18 novembre 1926.

34 Fondé en 1931, il se transforma, quelques années plus tard, en un Institut de philologie et d'histoire orientales *et slaves* (c'est moi qui souligne).

35 Laurent Béghin, « La création des slavistiques italienne et belge dans les années 1920 : modalités et enjeux d'un transfert culturel », *Interférences littéraires*, à paraître.

36 Manfred Kridl, « Adam Mickiewicz et la France », *Revue de l'Université de Bruxelles*, vol. 34, 3, février–mars–avril 1929, p. 334–354. Id., « Adam Mickiewicz », *Le Flambeau*, vol. 12, n° 5, 1<sup>er</sup> mai 1929, p. 48–62. Sur Claude Backvis (1910–1998) et la Pologne, voir Laurent Béghin, « *Aller à la Pologne, c'était aller à la lumière*. Claude Backvis et

La rencontre avec Lednicki permit également à l'helléniste d'affermir ses contacts avec la Pologne. Dès avant sa venue en Belgique, le slavisant polonais collaborait à *Przegląd współczesny*, un mensuel politique et culturel assez comparable au *Flambeau*. Dans les années trente, cette revue cracovienne fondée et dirigée par le romaniste Stanisław Wędkiewicz publia trois numéros monographiques consacrés à un pays européen. En 1932, après l'Italie (1930) et la Confédération helvétique (1931), la Belgique fut mise à l'honneur. Éditée par Lednicki, la livraison d'avril 1932 offrait à ses lecteurs une dizaine d'études sur des thèmes belges. La plupart de leurs auteurs, belges eux aussi, appartenaient à la mouvance libérale, étaient professionnellement liés à l'ULB et publiaient dans *Le Flambeau*. Parmi eux Grégoire, qui donna à ce numéro de *Przegląd współczesny* un bref texte sur « La slavistique et l'orientalisme à l'Université de Bruxelles », dans lequel il rappelait le rôle du gouvernement polonais dans la création de la chaire bruxelloise de langues et de littératures slaves et l'enseignement pionnier de Lednicki<sup>37</sup>. Par ailleurs, ce dernier mentionna Grégoire à plusieurs reprises dans ses « Souvenirs de Bruxelles » au sommaire de cette même livraison d'avril 1932<sup>38</sup>. Au terme de cette évocation chaleureuse d'une ville qu'il aimait, le slavisant polonais se plaisait à indiquer les nombreuses marques de l'intérêt pour la Pologne dont beaucoup en Belgique faisaient preuve : la publication dans la collection des « Cent chefs-d'œuvre étrangers », dirigée par le romaniste Maurice Wilmotte à La Renaissance du Livre, de quelques volumes polonais<sup>39</sup> ; l'accueil réservé aux choses de Pologne par la *Revue de l'Université de Bruxelles* ; et – comment eût-il pu

---

la médiation de la culture polonaise en Belgique francophone (1930–1960) », *Prace polonistyczne*, vol. 72, 2017, p. 115–136. Sous la direction de Lednicki, Backvis soutint une thèse de doctorat consacrée à Trembecki (*Un grand poète polonais du XVIII<sup>e</sup> siècle, Stanislas Trembecki. L'Étrange carrière de sa vie et sa grandeur*, Paris, Bibliothèque polonaise, 1937). En juillet 1939, il présenta une thèse d'agrégation sur Wyspiański. Toujours dirigé par Lednicki, ce travail, qui fut publié après la guerre (*Le Dramaturge Stanisław Wyspiański*, Paris, Presses universitaires de France, 1952), fut évalué par un jury dans lequel siégeait, entre autres, Henri Grégoire (Wacław Lednicki, *Reminiscences. The Adventures of a Modern Gil Blas during the Last War*, with a prefatory note by C.H. van Schooneveld, La Haye-Paris, Mouton, 1971, p. 39–40).

37 Henri Grégoire, « Slawystyka i nauki orjentalistyczne na uniwersytecie brukselskim », *Przegląd współczesny*, vol. XI, avril 1932, p. 150–153.

38 Wacław Lednicki, « Wspomnienia brukselskie », *ibid.*, p. 181–207.

39 Au vrai, la collection n'accueillit que deux volumes polonais : Henri [Henryk] Sienkiewicz, *Œuvres choisies*, traduction autorisée, introduction et notes par le Dr V. Bugiel, Paris, La Renaissance du Livre, 1923 et *Les Grands Poètes polonais*, introduction, traduction et notes par V. Bugiel, Paris, La Renaissance du Livre, 1928.

l'omettre ? – l'action de Grégoire et du *Flambeau* en faveur d'une meilleure connaissance en Belgique de l'histoire et de la littérature polonaises<sup>40</sup>.

Lednicki se félicitait en outre d'œuvrer au rapprochement belgo-polonais en favorisant la publication de savants belges dans des périodiques de son pays : et de citer l'angliciste Paul De Reul, auteur d'une étude sur Browning dans *Przegląd współczesny* ou le romaniste Gustave Charlier et son article sur « La Pologne et les poètes belges romantiques » paru dans une revue de Lwów<sup>41</sup>. Peut-être est-ce également grâce à lui que Grégoire publia dans *Przegląd współczesny* un texte assez étonnant si l'on tient compte du moment où il parut – juillet 1939 – intitulé « L'actualité des classiques<sup>42</sup> ».

L'article n'avait pas été écrit pour le mensuel polonais. Il s'agissait d'une causerie donnée le 6 novembre 1937 à Bruxelles<sup>43</sup>. L'helléniste l'avait à nouveau prononcée le 21 avril 1938 à l'Institut français de Prague, puis les jours suivants à Hradec Králové et à Bratislava. Le texte intégral fut publié quelques mois plus tard dans la livraison de juillet 1938 du *Flambeau*<sup>44</sup>. « Voyageur impénitent<sup>45</sup> », le philologue belge se rendit en Pologne en juin 1939, où il fit plusieurs conférences aux universités de Varsovie, Cracovie et Łódź<sup>46</sup>. Peut-être y avait-il de nouveau développé le sujet de « l'actualité des classiques ».

On limiterait la portée de ce texte si on le réduisait à une banale défense de l'étude du grec et du latin au nom « des valeurs éternelles de l'humanité<sup>47</sup> » et de l'universalité du miracle grec. Certes il y a de cela dans le plai-

40 Ibid., p. 206.

41 Ibid. Parmi les Belges qu'il fit publier en Pologne, Lednicki cite aussi l'historien Léon Leclère, les économistes Maurice Ansiaux et Ben Serge Chlepner et le leader socialiste Émile Vandervelde. Tous étaient liés à l'ULB. Quant aux articles de De Reul et de Charlier, eux aussi professeurs à l'université de Bruxelles, il s'agit, respectivement de « Robert Browning », *Przegląd współczesny*, vol. 9, mars 1930, p. 321–330 et de « Polska i belgijscy poeci romantyczni », *Pamiętnik literacki*, vol. 27, n° 4, 1930, p. 624–632.

42 Henryk [Henri] Grégoire, « Aktualność klasyków », *Przegląd współczesny*, vol. 18, 7 juillet 1939, p. 3–15.

43 L. P., « Au Musée du Livre. Une belle exposition de classiques grecs et latins », *Le Peuple*, 7 novembre 1937, p. 4.

44 Henri Grégoire, « L'actualité des classiques », *Le Flambeau*, vol. 21, n° 7, juillet 1938, p. 81–102. La version polonaise ne reproduit pas les premières pages de l'article (p. 81–84), trop ancrées dans le contexte belge.

45 Alice Leroy-Molinghen, art. cit. Pour se limiter à l'entre-deux-guerres, Grégoire s'est rendu en Roumanie, en Bulgarie, en Yougoslavie, en Tchécoslovaquie, aux États-Unis. Sur ses séjours en Pologne, voir la note suivante.

46 *L'Indépendance belge*, 21 juin 1939, p. 6. En novembre 1931 déjà, Grégoire donna un cycle de conférences à Varsovie (*L'Indépendance belge*, 30 octobre 1931, p. 2 et *Le Soir*, 30 octobre 1931, p. 1).

47 Henri Grégoire, « L'actualité des classiques », art. cit., p. 83.

doyer de Grégoire pour sa discipline. Mais l'intérêt de l'article est ailleurs, dans le climat politique très particulier qui l'a inspiré. Quand l'helléniste donne sa conférence devant le public pragois, l'Anschluss a un peu plus d'un mois (12 mars 1938). Lors de sa parution en polonais, les démocraties occidentales ont cédé à Hitler sur la question des Sudètes (septembre 1938) et accepté sans broncher le démembrement de la Tchécoslovaquie (mars 1939). Or c'est précisément la situation internationale que Grégoire évoque à mots à peine couverts dans sa justification des études classiques. À ses yeux, l'analogie entre Athènes, cette *Advokatenrepublik* « que la science allemande officielle méprisait et méprise de plus en plus<sup>48</sup> », et les démocraties occidentales a force d'évidence. Quant à la Perse des guerres médiques, elle a quelque chose de l'Allemagne moderne. De la Grèce, elle n'est pas seulement l'ennemie, mais la séductrice : car l'Hellade « retourne invinciblement vers l'Asie, vers l'empire : l'empire d'Alexandre, l'empire de Byzance...<sup>49</sup> ». Et Grégoire d'observer la même fascination trouble de l'Europe démocratique pour l'Allemagne : « Comment ne point songer, devant cette attirance, cet amour-haine, aux sentiments un peu confus, mais si puissants, si inquiétants aussi, d'un Giraudoux pour l'Allemagne, sans parler du dernier Chateaubriand [*sic*], qui n'est pas le vicomte, l'autre avait plus de bon sens...<sup>50</sup> ». Par ailleurs, à l'instar d'Albert Thibaudet, il recourt à Thucydide pour décrypter, à la lumière de la guerre du Péloponnèse, la situation européenne depuis 1914<sup>51</sup>.

48 Ibid., p. 85.

49 Ibid., p. 92.

50 Ibid. Mal orthographié, le dernier nom cité est celui d'Alphonse de Châteaubriant (1877–1951), fervent admirateur d'Hitler et future figure de proue de la Collaboration. Le traducteur polonais anonyme rectifia l'erreur et ajouta quelques précisions à l'intention de ses lecteurs : « Jakże nie pomyśleć wobec tego pociągu, tej nienawiszczy-miłości, o silnych i niepokojących uczuciach takiego Giraudoux dla Niemiec – już nie mówiąc o ostatnim, o panu A. de Châteaubriant (autorze osławionej gloryfikacji Niemiec Hitlera : *La Gerbe des Forces*, 1937) ». Henryk [Henri] Grégoire, « Aktualność klasyków », art. cit., p. 8.

51 Henri Grégoire, « L'actualité des classiques », art. cit., p. 88. Le critique Albert Thibaudet, qui avait participé à la Grande Guerre, publia *Ma campagne avec Thucydide* (Paris, Gallimard, 1922). La méditation sur l'œuvre de l'historien grec est un topos de la fin des années trente et des années de la Seconde Guerre mondiale : en 1939, W. H. Auden consacre une strophe de *1<sup>st</sup> September 1939* à l'auteur de *La Guerre du Péloponnèse* (« Exiled Thucydides knew / All that a speech can say / About democracy / And what dictators do », etc.) ; dans le Bucarest de 1941, Mihail Sebastian puise réconfort dans la lecture de Thucydide (« Nous nous tourmentons bêtement pour des questions qui, durant des dizaines de siècles, ont toujours été les mêmes [...]. Il n'y a presque pas de pages chez Thucydide où l'on ne trouve des réflexions directement

Toutefois, ce qui, dans sa conférence, dut particulièrement parler aux auditeurs tchèques d'avril 1938 et aux lecteurs polonais de juillet 1939, c'est la critique virulente de la neutralité et de la non-intervention à laquelle le byzantiniste se livra en évoquant l'attitude des diverses cités grecques lors des guerres médiques. Commentant la conduite des Thébains – Pindare au premier chef – qui décidèrent de ne pas combattre l'envahisseur et de préserver la paix quitte à se soumettre aux Perses, Grégoire rapportait ces lignes de Polybe : « J'estime certes que la guerre est chose terrible, mais point assez pour que nous acceptions tous les maux afin de nous préserver de celui-là. Pourquoi, en effet, exalterions-nous sans cesse les biens de l'égalité et de la liberté, si vraiment il n'est rien de préférable à la paix ? Louons-nous donc les Thébains d'avoir, au temps des guerres médiques, refusé de s'exposer au péril commun des Grecs et embrassé le parti de la Perse ? Et louons-nous Pindare de leur avoir, dans son fameux poème, recommandé de se tenir tranquilles ? Certes, au moment même, il sembla leur avoir donné un conseil judicieux, mais bientôt il apparut que ce conseil et ce parti avaient été pour Thèbes, à la fois des plus douteux et des plus funestes car la paix n'est utile qu'avec la justice et l'honneur<sup>52</sup> ». Cette charge contre le défaitisme et la politique du fait accompli apporta peut-être quelque réconfort aux lecteurs polonais de juillet 1939 – à cette époque, les auditeurs tchèques de la conférence d'avril 1938 savaient déjà à quoi s'en tenir sur les capacités des démocraties occidentales à contenir les ambitions nazies.

Quelques semaines plus tard, Grégoire proclamerait derechef que « la justice et l'honneur » étaient, parfois, plus précieux que la paix.

### De la drôle de guerre à l'École libre des hautes études : Grégoire et la Pologne pendant la Seconde Guerre mondiale

Au moment de l'invasion de la Pologne, la Belgique avait renoué depuis trois ans avec sa politique de neutralité. Dès le début des hostilités, *Le Flambeau* précisa sa position. Dans sa livraison de septembre 1939, il inséra un texte, peut-être rédigé par Grégoire lui-même, intitulé « La neutralité belge », dans lequel, loin de suspendre son jugement, la rédaction du mensuel affirmait sa solidarité avec la France et la Grande-Bretagne et adressait un vibrant

---

applicables aux événements actuels. Par endroits, on dirait un pamphlet moderne ». Mihail Sebastian, *Journal (1935–1944)*, traduit du roumain par Alain Paruit, Paris, Stock, 1998, p. 327 (21 juin 1941). Quelques années plus tard et dans un autre contexte, le professeur Gil, l'un des personnages du roman de Czesław Miłosz *La Prise du pouvoir (Zdobycie władzy)*, paru d'abord en français en 1953), traduit... Thucydide.

52 Henri Grégoire, « L'actualité des classiques », art. cit., p. 102.

salut à « la Pologne, qui arrête aujourd'hui sur la Vistule l'envahisseur, qu'il y a vingt-cinq ans nous arrêtions sur l'Yser<sup>53</sup> ». Et pour que nul doute ne subsiste sur les sympathies polonaises de la revue, ces pages étaient aussitôt suivies d'un article résolument antiallemand sur « La Pologne et Dantzig », signé Claude Backvis, un jeune polonisant formé à l'ULB par Lednicki<sup>54</sup>.

Tous les intellectuels belges ne partageaient pas l'avis du *Flambeau*. Le 29 septembre 1939, la *Revue catholique des idées et des faits*, un hebdomadaire bruxellois dirigé par l'abbé Van den Hout, publia un libelle intitulé « Pour une neutralité belge, contre l'éternisation de la guerre européenne et pour la défense des valeurs de l'esprit<sup>55</sup> ». Estimant que l'invasion de la Pologne ne mettait pas « incontestablement et gravement en danger l'existence même de l'Europe occidentale<sup>56</sup> », ses auteurs – l'écrivain Robert Poulet, le critique Gaston Derycke et le journaliste Mil Zankin, qui seraient tous trois inquiétés après la Libération pour faits de collaboration avec l'ennemi – plaidaient pour qu'une solution rapide fût trouvée au confit, sans quoi celui-ci dégénérerait « fatalement en une guerre d'extermination, de famine, de destruction furieuse et universelle<sup>57</sup> » dans laquelle les nations européennes, la France en particulier, auraient tout à perdre et rien à gagner. Quant au sort des territoires conquis par les Allemands, les trois signataires ne s'en souciaient guère, les sacrifiant froidement aux intérêts de la *Realpolitik*: « La création ou la restauration de ces entités politiques [*i.e.* la Tchécoslovaquie et la Pologne], le tracé de ces frontières furent autant de conséquences de la victoire alliée de 1918. Leur inviolabilité dépend ou dépendit exclusivement de la puissance des moyens mis au service du *statu quo* par les vainqueurs. En pratique, et quelles que soient les légitimes considérations morales, historiques, logiques qui entrent en jeu, il serait vain d'espérer maintenir ce que l'on a perdu le pouvoir de défendre<sup>58</sup> ».

Le texte suscita de vives réactions. Le 13 octobre 1939, un contre-manifeste parut dans la presse. Ses signataires – des membres des différentes académies du pays et des professeurs d'université – y réaffirmaient leur solidarité avec les Alliés. Ils n'oubliaient pas non plus la Pologne, « saccagée

53 Le Flambeau, « La neutralité belge », *Le Flambeau*, vol. 22, n° 9, septembre 1939, p. 225–228 (p. 228 pour la citation).

54 Claude Backvis, « La Pologne et Dantzig », *ibid.*, p. 229–243. Sur Claude Backvis et la Pologne, voir Laurent Béghin, « Aller à la Pologne, c'était aller à la lumière... », art. cit.

55 Voir *Revue catholique des idées et des faits*, vol. 19, n° 27, 29 septembre 1939, p. 13–15.

56 *Ibid.*, p. 14.

57 *Ibid.*

58 *Ibid.*, p. 15.

et martyrisée, [...] partagée pour la quatrième fois, au mépris des engagements les plus formels, par deux puissances que tout semblait opposer, mais que l'impérialisme et l'esprit de conquête ont réunies» et envoyaient «à cette malheureuse nation l'expression de l'admiration et de leur douloureuse et respectueuse sympathie». Grégoire, qui avait signé le texte, le reproduisit dans le *Flambeau* de novembre 1939<sup>59</sup>. Il le fit suivre d'un article dans lequel il s'indignait de l'offre de médiation que les souverains belge et hollandais avaient adressée le 7 novembre aux États belligérants, «en oubliant très malheureusement la Pologne<sup>60</sup>». Et pour que les choses soient claires, cette condamnation était elle-même suivie d'une nouvelle étude de Backvis sur «Les trois premiers partages de la Pologne<sup>61</sup>» !

La philippique de Grégoire contre l'initiative de Léopold III et de la reine Wilhelmine provoqua la colère de Poulet, qui éreinta «l'impulsif professeur» dans un nouvel article de la *Revue catholique des idées et des faits*<sup>62</sup>. L'helléniste répondit, semble-t-il, par une lettre privée à l'abbé Van Den Hout dans laquelle une phrase résume à elle seule son état d'esprit pendant la drôle de guerre: «Nous avons le devoir, puisque nous ne combattons point l'injustice par les armes, de protester au moins sans répit contre l'assassinat de grandes nations<sup>63</sup>». Gageons que parmi celles-ci Grégoire songeait au premier chef à la Pologne<sup>64</sup>.

59 «Un manifeste», *Le Flambeau*, vol. 22, n° 11, novembre 1939, p. 502–508.

60 Le Flambeau, «Une offensive morale», *ibid.*, p. 509–517 (p. 512 pour la citation).

61 Claude Backvis, «Les trois premiers partages de la Pologne», *ibid.*, p. 518–554.

62 Robert Poulet, «De Documents au Flambeau ou des records de l'aberration et de l'inconvenance politiques», *Revue catholique des idées et des faits*, 1<sup>er</sup> décembre 1939, p. 13–14 (p. 13 pour la citation).

63 Brouillon autographe d'une lettre adressée à l'abbé Van Den Hout (le destinataire n'est pas indiqué, mais peut être facilement déduit du contenu du document), datée du 6 décembre [1939]. Papier à en-tête «Byzantion. Revue internationale des études byzantines». Archives de l'ULB, dossier «Grégoire, Henri», p. 158–159.

64 S'il eut des détracteurs en Belgique, Grégoire put aussi compter sur le soutien d'intellectuels vivant dans d'autres pays neutres, comme le montre cet extrait d'une lettre rédigée à Belgrade le 29 mars 1940 par le byzantiniste d'origine russe Georges Ostrogorsky, qui, après des études en Allemagne, s'installa en Yougoslavie à l'arrivée d'Hitler au pouvoir: «Enfin, je vous remercie très cordialement de m'avoir envoyé les deux numéros du *Flambeau*. Je les lis avec grand intérêt et très grande sympathie. Vous rendez un service à la civilisation européenne par la publication de cette revue. Car il n'y a pas de doute là-dessus: c'est l'existence même de la civilisation européenne et c'est le sort de tous les pays européens (aussi, et même surtout, des petits pays "neutres") qui sont aujourd'hui en jeu. Et c'est ce qu'on comprend si peu, en général. On se racontait chez nous en Russie, pendant l'autre guerre, que des paysans de Kalouga affirmaient que la guerre ne le [*sic*] regardait point, en disant:



Avec de telles prises de position, il eût été dangereux pour lui de demeurer en Belgique occupée. L'helléniste quitta le pays peu après le 10 mai 1940, jour de l'attaque surprise des troupes allemandes. On est mal renseigné sur ses pérégrinations au cours du printemps et de l'été. Il fit halte à Paris<sup>65</sup> puis, si l'on en croit un hebdomadaire collaborationniste, qui n'hésite pas à le qualifier de « traître avéré », séjourna quelque temps à Limoges, où, le 31 mai, ce qui restait du parlement belge exprima son désaccord avec la capitulation de Léopold III survenue quelques jours auparavant.

Après la défaite de la France, Grégoire gagna les États-Unis, où il arriva en octobre 1940<sup>66</sup>. Le pays ne lui était pas inconnu : en 1931, il avait donné une série de conférences, en anglais, dans plusieurs institutions de la côte Est<sup>67</sup> ; en 1938, l'université de Berkeley l'avait accueilli en qualité de *Sather Lecturer* et en janvier 1939 il avait fait quelques exposés à Washington et au Canada<sup>68</sup>. Dans ces conditions, il ne lui fut guère malaisé de retrouver une situation professionnelle. Il donna ainsi des leçons dans certaines des universités américaines et canadiennes où il avait été invité avant la guerre<sup>69</sup>. En outre, la New School for Social Research, un établissement newyorkais qui, depuis 1933, accueillait de nombreux savants juifs allemands, lui ouvrit ses portes et lui offrit la possibilité d'enseigner, en anglais<sup>70</sup>. Cet ancrage newyorkais s'avéra décisif et facilita l'implication de l'helléniste dans ce qui devint bientôt son principal lieu de travail, l'École libre des hautes études (désormais ELHE). C'est dans ce cadre que Grégoire renoua avec la Pologne.

---

« мы калужские, до насъ нѣмецъ нѣ дойдетъ » [nous sommes de Kalouga, l'Allemand ne viendra pas jusqu'à nous]. On se moquait beaucoup de ces moujiks. Pourtant, il paraît qu'aujourd'hui toute l'Europe civilisée raisonne de cette manière-là [*sic!*]. Archive de l'ULB, dossier « Grégoire, Henri », p. 158–159.

65 Le quotidien parisien *Le Matin* du 1<sup>er</sup> juin 1940 (p. 1), qui publie un entretien avec Grégoire, indique que l'helléniste « s'est installé au musée pédagogique, rue d'Ulm, pour regrouper sur notre territoire les membres des universités de Belgique ». Interrogé sur la capitulation de Léopold III, Grégoire affirmait que le roi « et ses complices » avaient « prémédité leur trahison ».

66 Alice Leroy-Molinghem, art. cit., col. 564.

67 « La vie universitaire. Nos savants à l'étranger », *L'Indépendance belge*, 8 juin 1931, p. 2. À cette occasion, Grégoire avait enseigné à Harvard, Yale, Princeton, New-York et Baltimore.

68 Alice Leroy-Molinghem, art. cit., col. 563.

69 Ibid.

70 En avril 1941, par exemple, Grégoire y donne une conférence intitulée « Persecution » (en anglais), probablement liée à l'un des thèmes qui l'occupent alors, les persécutions des chrétiens dans l'empire romain. New School for Social Science, *Bulletin*, 12, 14 avril 1941.

Placée sous le patronage de la France libre et du gouvernement belge de Londres, financée en partie par la Fondation Rockefeller, l'ELHE était hébergée dans les locaux de la New School for Social Research, mais jouissait d'une large autonomie par rapport à cette dernière<sup>71</sup>. Inaugurée le 14 février 1942, cette université en exil rassemblait des savants francophones et s'était fixé pour mission d'« entreprendre, au-delà du contexte dramatique qui avait généré sa création, un mouvement de reconquête du français comme langue internationale de recherche, puis, suivant ces dispositions, comme langue de négociation internationale<sup>72</sup> ». Grégoire adhéra aussitôt au projet. Ardent francophile, gaulliste de la première heure, il fut dès 1942 vice-doyen de la faculté des lettres de la jeune École. Jusqu'à son retour en Europe, en 1946, il y donna de nombreux cours, tantôt publics tantôt fermés, principalement sur des sujets grecs et byzantins. Avec le philosophe d'origine russe Alexandre Koyré, il dirigea en outre *Renaissance*, la revue de l'établissement.

D'autres personnalités liées à la Belgique étaient actives au sein de l'École. Parvenu en 1939 à quitter la Pologne occupée puis à fuir d'Europe après une rocambolesque odyssée<sup>73</sup>, Lednicki appartenait lui aussi au personnel de l'ELHE. Il reprit du service à l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves, que Grégoire avait recréé sur les rives de l'Hudson. Ses cours traitèrent à diverses reprises de sujets polonais : en 1942–1943, il se pencha sur « Ivan le Terrible, apologiste de l'absolutisme et ses contradicteurs polonais (études sur les théories politiques russes et polonaises au XVI<sup>e</sup> siècle) » ; les leçons de l'année suivante abordèrent les « Grandes figures de la littérature polonaise » ; quant au cours de 1944–1945, il s'intitulait « Les idées et les faits dans le développement de la civilisation polonaise<sup>74</sup> ».

71 Sur l'ELHE, voir François Chaubet, Emmanuelle Loyer, « L'école libre des hautes études de New York : exil et résistance intellectuelle (1942–1946) », *Revue historique*, octobre–décembre 2000, p. 939–972 et Emmanuelle Loyer, *Paris à New York. Intellectuels et artistes français en exil 1940–1947*, Paris, Hachette, 2007 (2005<sup>1</sup>).

72 Emmanuelle Loyer, op. cit., p. 214. Pour un témoignage contemporain, Gustave Cohen, « Une grande institution franco-belge : l'École libre des hautes études de New York », *Le Flambeau*, 1940–1947, p. 418–427.

73 Waclaw Lednicki, *Reminiscences*, op. cit.

74 New School for Social Research, *École libre des hautes études 1942–1943*, New York, 1942, p. 27 ; id., *École libre des hautes études 1943–1944*, New York, 1943, p. 23 ; id., *École libre des hautes études 1944–1945*, New York, 1944, p. 20. Citons aussi l'historien Oskar Halecki, qui avait publié dans *Le Flambeau* (« Pologne et Lithuanie », *Le Flambeau*, vol. 2, n<sup>o</sup> 10, 25 octobre 1920, p. 520–534) : il participa aux travaux de l'ELHE avec, entre autres, deux conférences sur « L'empire des Paléologues – l'union

Le personnel de l'École compta d'autres Polonais passés par Bruxelles avant la guerre. Ainsi au programme de l'année 1943–1944 figurait une conférence d'Anatole Mülhstein, qui avait lui aussi quitté l'Europe pendant l'été 1940, sur « La politique extérieure de la Pologne<sup>75</sup> ». Quant à Manfred Kridl, il évoqua « Le martyrologe de la littérature polonaise (Berent et T. Boy-Zelenski [sic])<sup>76</sup> ». Le titre de cette intervention montre bien à quel point l'ELHE était une création de guerre : l'érudition qui s'y déployait était volontiers militante et faisait écho aux tragiques circonstances de l'époque.

Néanmoins, en matière d'études slaves, le principal pilier de l'École n'était pas polonais, mais russe. Arrivé aux États-Unis en 1941, après un long périple qui l'avait mené de la Tchécoslovaquie, où il résidait depuis 1920 jusqu'en Scandinavie, Roman Jakobson fut presque aussitôt intégré au personnel de l'École. Outre les cours de linguistique générale qu'il dispensait à la faculté des lettres, il enseigna à l'Institut la bohémistique. En 1943–1944, avec Grégoire et Koyré, il étudia « L'apport tchécoslovaque à la civilisation mondiale » (toujours l'érudition militante de l'École !). Mais sa contribution majeure à la slavistique pendant la Seconde Guerre mondiale se situe ailleurs.

Grégoire nourrissait une grande passion pour la littérature épique : il consacra une part de ses travaux au *Digenis Akritas*, la célèbre épopée populaire byzantine du Moyen Âge ; il se pencha sur l'origine des *Nibelungen* et étudia les bylines russes<sup>77</sup>. Rien d'étonnant dès lors à ce que le *Dit d'Igor* (*Slovo o polku Igoreve*) retînt son attention. De 1942 à 1944, il anima – avec Jakobson, Lednicki et quelques autres – un cours entièrement consacré au *Slovo*. On sait que l'authenticité de ce texte, découvert en 1795 et dont l'unique manuscrit disparut en 1812 dans l'incendie de Moscou, a longtemps été contestée. Pour certains, loin de dater du XII<sup>e</sup> siècle, le *Dit d'Igor* serait un faux de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, une supercherie littéraire à la façon des poèmes ossianiques. Une hypothèse émise à plusieurs reprises, en Russie et ailleurs, et dont le tenant le plus récent était alors le Français André Mazon qui, dans un ouvrage de 1940, s'était employé à démontrer

---

de Florence et les Slaves» (New School for Social Research, *École libre des hautes études 1942–1943*, op. cit., p. 25) et une analyse des « Problèmes historiques de l'Europe centrale » (New School for Social Research, *École libre des hautes études 1943–1944*, op. cit., p. 23).

75 New School for Social Research, *École libre des hautes études 1943–1944*, op. cit., p. 23.

76 Id., *École libre des hautes études 1942–1943*, New York, 1942, p. 27.

77 Roman Jakobson, « Henri Grégoire, investigateur de l'épopée », *Le Flambeau*, vol. 47, n° 4–5, septembre–décembre 1964, p. 330–336.

l'inauthenticité du *Slovo*<sup>78</sup>. Prenant le contrepied des thèses de Mazon, les cours de l'ELHE visaient au contraire à prouver l'antiquité du texte. Entrer dans les détails de la controverse nous éloignerait de notre sujet. Contentons-nous de dire que les résultats des travaux menés par Grégoire, Jakobson et leurs collègues autour du *Slovo* furent publiés, peu après la guerre, dans un volume dont le titre sans appel – *La geste du prince Igor', épopée russe du XII<sup>e</sup> siècle* – ne laissait pas de doute sur les positions de ses auteurs<sup>79</sup>.

Quel rapport entre tout ceci et la Pologne ? Un coup d'œil jeté à la table des matières de l'ouvrage de 1948 permet de répondre à la question. On s'aperçoit en effet que le volume propose plusieurs traductions du *Slovo* : une en français procurée par Grégoire lui-même, une autre en anglais réalisée par le slavisant américain Samuel Cross. Rien que de très normal dans une étude qui est le fruit d'un enseignement newyorkais dispensé en français. Plus inattendue en revanche est la présence d'une version polonaise signée Julian Tuwim. Arrivé à New York en 1942, l'écrivain entretenait des rapports étroits avec l'ELHE, où, de 1943 à 1945, il commenta, en compagnie de Jakobson, des poèmes polonais, tchèques et slovaques<sup>80</sup>. Par ailleurs Tuwim connaissait bien le *Slovo*. En 1928 déjà, il l'avait traduit une première fois en polonais<sup>81</sup>. Il en procura une nouvelle version pour le volume édité par Grégoire et Jakobson<sup>82</sup>. Le recours aux archives

78 André Mazon, *Le Slovo d'Igor*, Paris, Droz, 1940.

79 *La Geste du prince Igor', épopée russe du XII<sup>e</sup> siècle*, texte établi, traduit et commenté sous la direction d'Henri Grégoire, de Roman Jakobson et de Mark Szeftel, assistés de J. A. Joffe, New York–Bruxelles, École libre des hautes études à New York, Université libre de Bruxelles, 1948 (*Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves*, vol. VIII). Sur la polémique qui opposa Mazon à Jakobson, voir Robert Roudet, « André Mazon et le *Slovo d'Igor* », *Revue d'études slaves*, vol. 82, n° 1, 2011, p. 55–67. Cet article contient des extraits de lettres de Grégoire à Mazon, dans lesquelles le byzantiniste s'excuse du ton parfois offensant – dû, semble-t-il, à Jakobson – que l'ouvrage de 1948 employait à l'égard des thèses du slavisant français.

80 New School for Social Research, *École libre des hautes études 1943–1944*, op. cit., p. 24 ; id., *École libre des hautes études 1944–1945*, New York, 1944, p. 20. Le cours s'intitulait initialement « Lecture et interprétation de poèmes tchèques et polonais ». En 1943–44, l'adjectif « slovaque » fut ajouté à l'intitulé.

81 *Słowo o wyprawie Igora*, przełożył Julian Tuwim, wstępem i objaśnieniami zaopatrzył Aleksander Brückner, Cracovie, coll. « Biblioteka Narodowa », 1928.

82 Sergiusz Sowiełow [Sergej Sovievov], « *Słowo o pułku Igora* w polskim przekładzie Juliana Tuwima », *Pamiętnik literacki*, vol. 45, n° 4, 1954, p. 556–568. Écrit en pleine guerre froide par un auteur soviétique, l'article se garde bien de mentionner que la seconde traduction de Tuwim avait été composée aux États-Unis et publiée pour la première fois à New York et à Bruxelles.

préciserait peut-être auquel de ces deux savants l'on doit la présence de la traduction de Tuwim dans le livre de 1948. Quoi qu'il en soit, la collaboration du poète de *Skamander* aux activités de l'École, en particulier à cet ouvrage sur l'épopée d'Igor, montre à quel point la culture polonaise se mêle aux activités de Grégoire, même lorsque celles-ci semblent éloignées de la Pologne.

## L'après-guerre

Rentré en Belgique en 1946, Grégoire retrouva son enseignement à l'ULB et relança *Le Flambeau*, dont la publication avait été interrompue par la guerre. Il reprit aussi ses pérégrinations européennes. Mais les temps avaient changé. L'Europe centrale et orientale à laquelle il avait naguère accordé une attention chaleureuse se métamorphosait en une Europe de l'Est soviétisée et séparée du reste du continent par des frontières de moins en moins poreuses. En 1947, Grégoire retourna dans une Grèce en proie à la guerre civile; dès 1948, il se rendit dans la future Allemagne fédérale et participa à plusieurs reprises aux rencontres franco-germano-belges de Spire, première tentative pour les savants des deux rives du Rhin de renouer des contacts que la guerre avait suspendus. Mais ses pas ne le menèrent plus en Pologne, ni dans les autres pays centre et est-européens qu'il avait autrefois visités. De même *Le Flambeau*, qui informait régulièrement ses lecteurs de l'entre-deux-guerres des affaires de cette partie du continent<sup>83</sup>, se fit moins disert sur le sujet. Assurément une page était tournée.

## Conclusion

Les lignes qui précèdent ont montré, on l'espère, que, pendant une trentaine d'années, la Pologne, son histoire et sa littérature, ont suscité l'attention d'Henri Grégoire. Certes, à aucun moment, cet intérêt ne l'emporta sur les autres inclinations d'un savant qui, aussi variées qu'aient été ses curiosités, s'affirma avant tout comme helléniste et byzantiniste. Du moins fut-il constant depuis la Première Guerre mondiale à la fin de la Seconde.

Parvenu au terme de cette étude, on peut s'interroger sur l'origine et la permanence de la polonophilie de Grégoire. La rencontre avec Mühlstein a sans doute joué un rôle déterminant. De même que l'attachement de l'helléniste à la France : après 1918, la jeune république de Pologne, comme

---

83 Laurent Béghin, «La revue *Le Flambeau* et les littératures slaves (1918–1940)», *Textyles*, n° 45, 2014, p. 105–122, <https://doi.org/10.4000/textyles.2539>.

la Tchécoslovaquie ou la Roumanie, était censée constituer une pièce importante de la politique d'alliances élaborée par le Quai d'Orsay dans l'espoir de maintenir la paix en Europe<sup>84</sup>. Mais peut-être y a-t-il un autre élément, qui tient à la personnalité de Grégoire et à la nature de ses convictions politiques.

Dans une lettre de décembre 1938, Grégoire répondait au rédacteur en chef du quotidien socialiste *Le Peuple*, qui l'accusait d'être un homme de droite<sup>85</sup>, en des termes qui valent la peine d'être cités *in extenso* tant ils résument le credo politique de l'helléniste :

Est-il de gauche ou de droite celui qui, de père en fils, depuis six générations au moins, appartient au libéralisme, à la pensée libre, à la lignée, si vous le voulez bien, de Paul-Louis Courier, helléniste et, selon Thibaudet, radical-socialiste et bouilleur de cru ? Est-il de gauche ou de droite celui qui, avant guerre, a été déclaré impropre à l'enseignement supérieur officiel (comme Franz Cumont, sans comparaison) par M. Cyrille Van Overbergh<sup>86</sup>, celui qui a marché derrière le drapeau rouge ma foi, pour la conquête du suffrage universel (qui depuis..., mais alors il nous paraissait l'idéal et la panacée) ? Est-il de gauche ou de droite, celui qui, régulièrement, dans l'histoire ancienne et moderne comme dans l'histoire actuelle, a pris parti pour les peuples révoltés ou opprimés, sans en excepter les insurgents américains soutenus par les « volontaires » de La Fayette, de Castries, envoyés par le roi de France, sans en excepter d'autres insurgents dont le cas est parallèle, mais que je n'ose nommer dans les colonnes du Peuple ? Est-il de gauche ou de droite celui qui fut combiste et qui demeure dreyfusard ?<sup>87</sup>

*Prendre parti pour les peuples opprimés et révoltés*: ce n'étaient pas des paroles en l'air. Certes on aurait tort de leur attribuer un sens

84 En 1937 encore, lors d'un banquet réunissant les amis du *Flambeau*, Grégoire fit un « éloge des nations d'Europe orientale et de la Petite-Entente » (« Le vingtième anniversaire de la revue *Le Flambeau* », *L'Indépendance belge*, 4 juin 1937, p. 4).

85 « Vérités premières », *Le Peuple*, 10 avril 1938, p. 2. L'entrefilet rend compte de trois conférences sur « Les méfaits de l'idéologie », prononcées le 8 avril 1938 au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles par Grégoire et deux collègues de l'ULB, le mathématicien Alfred Errera et le philosophe Marcel Barzin.

86 Homme politique catholique, Cyrille Van Overbergh fut nommé en 1900 à la direction générale de l'enseignement supérieur, des sciences et des arts. Au pouvoir de 1870 à 1914, son parti fermait les portes de l'enseignement public à tous ceux qu'il n'avait pas adoubés.

87 Brouillon d'une lettre non datée sur papier à en-tête de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves et adressée au rédacteur en chef du *Peuple*. Archives de l'ULB, dossier « Grégoire, Henri », p. 158-159.

qui correspondrait trop bien à nos conceptions contemporaines. Les « insurgents » que le savant n'ose nommer, ce sont les franquistes, pour lesquels il semble avoir nourri une certaine sympathie<sup>88</sup>. Il n'empêche que Grégoire s'est à diverses reprises engagé au côté de communautés persécutées et asservies. Au début des années vingt, il intervint publiquement en faveur des Arméniens<sup>89</sup>. Pendant la guerre, alors qu'un de ses cours newyorkais traitait des persécutions dans l'empire romain, il participa à l'ELHE à un cycle de conférences sur les langues juives<sup>90</sup>. De là aussi son intérêt pour plusieurs jeunes nations européennes ayant arraché leur indépendance, souvent par les armes, aux empires supranationaux auxquels elles appartenaient : la Grèce, la Roumanie et, bien sûr, la Pologne. Il y avait de l'homme du *Risorgimento* chez Grégoire.

Il s'agit seulement d'hypothèses, que le recours aux archives étaiérait ou infirmerait. Ce qui est sûr en revanche, c'est sa polonophilie constante et désintéressée pendant près de trois décennies. Une passion qui assura à la Pologne une certaine visibilité dans la Belgique de l'entre-deux-guerres.

---

88 D'après la très conservatrice *Nation belge*, qui publia, le 9 avril 1938 (p. 3), un compte rendu de la conférence, Grégoire avait dit devant ses auditeurs « son amour de l'Espagne cruelle et magnifique, *qui est en train de refaire son unité* ». Néanmoins, commentant *Les Suppliants* d'Euripide dans « L'actualité des classiques » (art. cit., p. 94), il compare Thèbes à un État « fasciste » et Créon, son roi, à une sorte de Franco antique. Dans la conférence bruxelloise de 1938, Grégoire fit également le procès « de l'Internationale marxiste qui a détruit l'alliance naturelle de la France et de l'Italie » (*La Nation belge*, 9 avril 1938, p. 3). Trois ans plus tôt, l'helléniste avait signé, en compagnie d'universitaires de Gand, Bruxelles et Liège, une pétition condamnant les sanctions infligées par la SDN à l'Italie après l'attaque de celle-ci contre l'Éthiopie. Estimant que personne « ne conteste le droit de l'Italie à une expansion coloniale », les signataires craignaient que les mesures prises à l'encontre de l'Italie ne finissent par mener à « une guerre désastreuse pour la civilisation européenne » (*L'Indépendance belge*, 23 octobre 1935, p. 4). Grégoire n'est pas toujours là où on l'attend et, considéré rétrospectivement, son libéralisme intrigue parfois.

89 En 1920, Grégoire participe à la fondation, à Bruxelles, d'un comité Pro Arménia, dont il est, avec Oscar Grojean, l'un des secrétaires (*L'Indépendance belge*, 19 novembre 1920, p. 2). Il donne aussi plusieurs conférences sur ce qu'on ne nomme pas encore le génocide arménien. Ainsi, le 3 décembre 1920, il introduit la projection, dans un cinéma bruxellois, d'un film sur les événements de Turquie par un exposé sur « Les déportations arméniennes » (compte rendu dans *L'Indépendance belge* du 4 décembre 1920, p. 2).

90 Le 26 novembre 1950, il sera en outre invité par les Amis de l'université hébraïque de Jérusalem à faire, à Bruxelles, une conférence sur le thème de « Tolérance et persécution religieuse à Rome et à Byzance ». *Le Peuple*, 25 novembre 1950, p. 4.

